N° 22

29 MAI 1947



# TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

P.C.



*Pourquoi Kim et Corentin se dérobent-ils aux regards de ces cavaliers?...* (Voir p. 3.)

Ce 28 mai 1947.

BONJOUR, les amis.

J'ai assisté l'autre jour à une scène aussi amusante qu'instructive.

Quelques jeunes garçons goûtaient ensemble. L'un d'eux, Jacques, fut gratifié d'une grosse part de gâteau tandis que ses voisins, Pierre et Philippe, ne se virent octroyer qu'une portion réduite. Philippe, aussitôt, grogna contre cette injustice involontaire et tenta de s'approprier le morceau de Jacques. Comme il fallait s'y attendre une violente dispute éclata.

Pierre, seul, ne disait rien. Il se contentait de sourire par devers lui tout en mangeant de bon cœur la part de gâteau qu'il avait reçue.

★

Inutile de vous dire que c'est à lui qu'allait toute ma sympathie. Comme je l'interrogeais sur les raisons de son attitude, il me répondit :

— J'ai déjà un beau morceau. D'ailleurs « Un tien vaut mieux que deux tu l'auras » ! Et, comme je dois jouer au football cet après-midi, il vaut mieux que je ne me gorge pas de pâtisserie !

★

Le secret du bonheur, n'est-ce pas de savoir se contenter de ce qu'on a et d'en profiter le mieux possible ? Pierre est un sage. Non seulement il sait traiter, avec l'insouciance convenable, les problèmes qui ne méritent pas qu'on s'y attarde, mais encore, il a appris à ne voir dans les choses que leur meilleur côté.

Il y a gros à parier que ce garçon justifiera plus tard les espoirs qu'on met en lui.

Bonne poignée de main !

Tintin



# MON COURRIER

*JULES FALQUE, Marchovelette.* — Merci pour ta gentille carte. Tes félicitations me vont droit au cœur.

*JOSEPH VAN DOORSELAER, Schaerbeek.* — La question que tu me poses est plutôt de la compétence de Monsieur Tournesol, toutefois, comme mon excellent ami est fort occupé pour le moment, je vais satisfaire moi-même ta curiosité. Si les objets sont attirés vers la terre c'est en raison de leur pesanteur. Mais cette attraction est contrariée par la force centrifuge, issue de la rotation du globe sur lui-même et qui a tendance à projeter les objets dans l'espace, loin de la surface terrestre. C'est la force centrifuge qui « tire » la pierre que tu fais tourner au bout d'une corde. On a calculé que si la terre opérait sur elle-même une rotation 17 fois plus rapide, la force centrifuge serait tellement considérable, à l'Equateur, qu'elle équivaudrait à celle de l'attraction. Il n'y aurait donc plus de pesanteur et les objets qu'on lancerait en l'air ne retomberaient plus. La densité du globe terrestre est de 5,5. Cordialement à toi.

*ALBERT VERCAMMEN, Louvain.* — Non, les Dominions ne sont pas des colonies anglaises. Ils possèdent chacun leur parlement, et leur gouvernement (ce qui les rend pratiquement indépendants) et n'ont en commun avec le Royaume-Uni que la personne du roi d'Angleterre . C'est un système politique spécifiquement britannique dont il n'existe pas d'autre exemple dans le monde. Cordiale poignée de main.

**UN LECTEUR DE "TINTIN" EST TOUJOURS DE BONNE HUMEUR !**

*EMILE DERYS, Bruxelles.* — Madagascar qui vient d'être le théâtre de sanglants combats est une île aussi vaste que la France, la Belgique et la Hollande réunies. Elle est fort riche; ses paturages fournissent de la viande à une grande partie de l'Afrique du Sud. Les habitants de Madagascar sont les Malgaches. Cordialement à toi.

*PIERROT MARQUETTE, Mons.* — Le premier médecin, digne de ce nom, que l'histoire ait connu est Hippocrate.
Esculape est un personnage légendaire. Quant à la chirurgie, le premier en date de ses grands représentants fut Ambroise Paré, qui vivait au XVI^me^ siècle. Bonne poignée de main.

*JULES VAN PELLE, Anderlecht.* — Ce sont les Etats-Unis qui détiennent actuellement ce record ! On y a dénombré l'année dernière 2.500.000 récepteurs de T. S. F. Les nouveaux postes vendus en 1946 ont atteint le chiffre record de 8.000.000 pour un montant total de 330 millions de dollars. Cordialement à toi.

*JACKY DELRUE, Louvain.* — Monsieur Tournesol, le Capitaine Haddock et le Major Wings te remercient de tes bons vœux. Ils t'adressent les leurs avec une cordiale poignée de main.




## NOTRE PETIT COIN...

**DESSIN N° 6.**



***Qui nous enverra la meilleure légende ?***

LA BONNE HISTOIRE DE LA SEMAINE

**L'ESPRIT DE RIVAROL**

**L'ECRIVAIN français Rivarol, l'un des hommes les plus spirituels du XVIII^e^ siècle, dînait un jour avec des Hambourgeois.**

**Comme il les voyait tous chercher à comprendre un trait qui venait de lui échapper, il se tourna vers un Parisien assis à côté de lui et murmura :**

**— Voyez-vous ces Allemands ? Ils se « cotisent » pour saisir un bon mot.**




**TINTIN**

*Administration, Rédaction et Publicité :* Bruxelles, 55, rue du Lombard.
*Editeur-Directeur :* Raymond LEBLANC
*Rédacteur en Chef :* André-D. FERNEZ
*Imprim. :* Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles



Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS

| | 3 mois | 6 mois | 1 an |
|---|---|---|---|
| *Belgique :* | 47 Frs B. | 90 Frs B. | 175 Frs B. |
| *France :* | 142 Frs F. | 275 Frs F. | 530 Frs F. |
| *Congo B. :* | 65 Frs B. | 125 Frs B. | 240 Frs B. |

ALBUMS

« Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs. Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique*, au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles. *Pour la France :* à Tintin-Paris - Boite Post. 14. *Pour le Congo:* à Tintin-Congo - Boite Post. 449.

# L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER























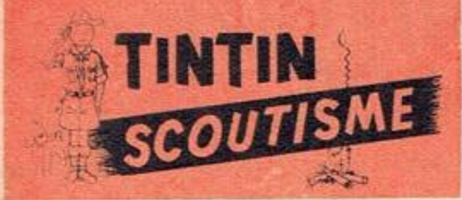








(A suivre.)




Mon cher Caméléon,

Tu te plains dans ta dernière lettre de ce que ton C.T. revient toujours à la charge avec ses fameux « jeux d'adresse »... Ne perds point de vue qu'il fait cela pour ton bien! L'esprit d'observation est une chose fort utile dans la vie. Si tu es « observateur », tu seras en mesure de déterminer à quel genre d'homme (ami ou antagoniste) tu as affaire et tu sauras profiter des occasions qui se présenteront à toi.

Voici une petite histoire racontée par Baden Powell et qui illustre fort bien l'importance de l'esprit d'observation.

« Ce qui suit n'est pas une fable, écrit l'illustre Anglais, mais une histoire vraie. Cela se passait il y a bien des années, alors que je me trouvais en expédition de reconnaissance dans le Matabéléland.

De bon matin, un certain jour, mon pisteur zoulou et moi-même parcourions à cheval une plaine herbeuse lorsque nous remarquâmes les traces des pas de plusieurs femmes se dirigeant vers des collines qui se trouvaient à quelques kilomètres de distance et où nous avions des raisons de penser que l'ennemi se cachait.

Une feuille de Mahobahoba gisait à une dizaine de mètres de la piste. Il n'y avait aucun arbre en vue, mais nous savions qu'il s'en trouvait de cette espèce dans un village à une vingtaine de kilomètres dans la direction d'où venaient les traces de pas observées.

Ce « signe » nous révélait que des femmes étaient venues de ce village, apportant cette feuille avec elles, et se dirigeant vers ces collines.

La feuille humide sentait la bière indigène, d'où nous conclûmes que les femmes portaient sur leur tête des pots de bière dont le col était, comme d'habitude, bouché avec une poignée de feuilles.

Celle que nous avions trouvée était tombée et le vent l'avait emportée à quelque distance de la piste; mais aucun vent n'avait soufflé depuis cinq heures du matin, et il était alors sept heures.

Rassemblant ces diverses données, nous pouvions donc « lire » clairement qu'un groupe de femmes venant du village indigène avait apporté de la bière pendant la nuit à l'ennemi posté dans les collines, où elles étaient arrivées vers six heures du matin. Les guerriers devaient s'être mis à la boire aussitôt (car cette bière s'aigrit rapidement) et l'effet de l'alcool se faisant sentir, ils auraient sans doute envie de dormir au moment où nous arriverions auprès d'eux, autant qu'on pouvait en juger, les circonstances devaient donc être très favorables à notre mission de reconnaissance.

Nous agîmes donc en conséquence, avec un plein succès. »

Bien à toi, BISON SERVIABLE.

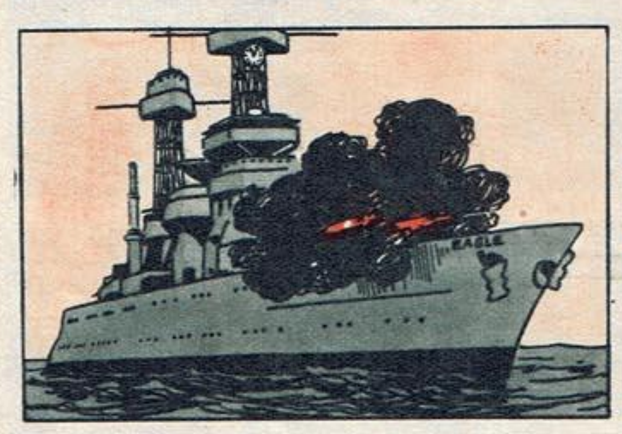






















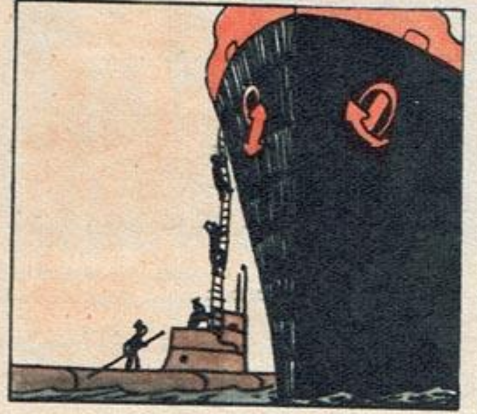
Tout en m'adressant encore aujourd'hui, aux amateurs d'optique et de photographie, je vais tâcher de faire également plaisir aux dessinateurs.

A la suite de mes entretiens précédents, vous vous êtes probablement constitué une réserve de lentilles, dont vous connaissez la longueur focale. Je vous propose de vous en servir. Mais, auparavant, il vous faut connaître exactement la surface couverte par ces lentilles.

Pour y arriver, placez-vous dans une pièce un peu sombre, devant une fenêtre; tenez la lentille d'une main; de l'autre, tenez derrière la lentille et à une distance équivalente à la longueur focale, une feuille de papier calque d'architecte (ou, si vous en possédez, un verre dépoli). Vous verrez, sur le papier calque, reproduite par transparence, la fenêtre et probablement un peu plus; la vue sera nette sur une certaine surface, et bien éclairée, mais sur les bords elle deviendra floue.

Assurez-vous bien que vous ne vous êtes pas trompé en ce qui concerne la distance focale; puis tracez sur votre papier calque un carré délimitant la vue nette.

## ... DU MYSTÈRE
### ...Jo, Zette et Jocko



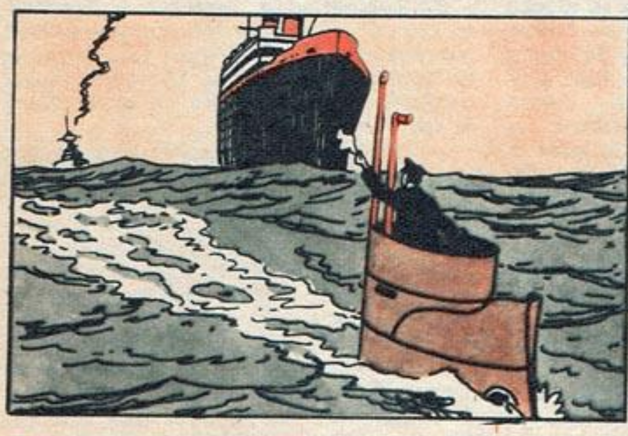












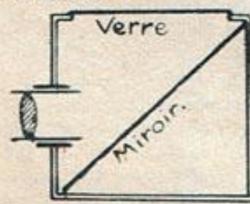
Encore un peu de patience, Zette!...En ce moment, sans doute les pirates ont été faits prisonniers et l'on se porte à notre secours...

Tu crois?...

(A suivre.)

Vous construirez alors une boite cubique, en bois, un peu plus grande que le carré tracé sur votre papier calque.

Le dessus de la boîte sera ouvert, et vous y ajusterez un morceau de verre à vitre. Dans la boîte, vous fixerez un miroir incliné à 45 degrés, très exactement, la surface brillante dirigée vers le dessus et l'avant, comme le montre la figure ci-dessous.




Sur la paroi « avant », vous fixerez solidement un fragment de gros tube de carton, à l'intérieur duquel coulissera un autre tube de la même matière supportant votre lentille. Vous aurez ainsi un « viseur à dessin », dont voici le fonctionnement.

Si vous tournez l'objectif vers le sujet à dessiner, et si vous posez sur le verre du dessus un morceau de papier calque, il vous suffira de mettre au point l'objectif en faisant coulisser le tube intérieur, jusqu'à ce que vous obteniez une vue bien nette sur le papier calque. Vous n'avez plus qu'à dessiner sur le calque ce qui y est reproduit. Je connais de grands dessinateurs qui utilisent cet appareil.

Vous pouvez d'ailleurs apporter quelques petits perfectionnements à ce viseur, en disposant par exemple, entre le dessin et la lumière, un petit écran en carton qui, faisant de l'ombre sur le papier, fera mieux ressortir la vue.

*T. Tournesol*




La boxe est à l'honneur dans le chapitre III de « A la Mer », le palpitant récit du capitaine Mayne-Reid, dont « Tintin » a entamé la publication.

Mais vous rappelez-vous le passage suivant : « Le combat dura longtemps, mais il se termina comme il arrive toujours quand une partie de boxe est engagée entre un Anglais et un Américain : à la fin, Bigman (l'Américain) tomba sur le pont comme un bœuf à l'abattoir, et fut obligé de reconnaître que son adversaire l'avait battu. » ?

Holà ! c'était peut-être vrai du temps de Mayne-Reid (qui mourut en 1883) mais les choses ont bien changé depuis ! Demandez plutôt à Woodcock, le champion anglais qui vient de se faire mettre en pièces par Baksi, boxeur américain. Woodcock espérait s'imposer pour un combat avec le nègre américain Joe Louis, champion du monde toutes catégories.

Hélas ! Bruce Woodcock s'est heurté à un énorme bec de gaz.

Adieu, veau, vaches, cochons, couvée.. Adieu, championnat du monde...

★

Savez-vous que Mayne-Reid, dont je viens de citer le nom, était un grand sportif qui mena une vie très aventureuse, tout comme les héros de ses romans ? Il était le fils d'un pasteur protestant. Il se rendit en Amérique se fit trappeur et dirigea diverses expéditions en qualité de capitaine de volontaires.

Vous ai-je dit qu'il était Anglais ? Probablement était-il inutile que je vous le signale. Le passage transcrit par moi ci-dessus devait infailliblement vous renseigner sur la nationalité du narrateur...

★

L'avion à réaction « Gloster-Meteor » qui a fait trembler tout Bruxelles, immeubles... et habitants, avait relié les capitales de l'Angleterre et de la Belgique en moins de douze minutes. C'est inimaginable, n'est-il pas vrai ?

Sur le temps que nous mettons pour aller en tram (s'il n'y a pas trop d'encombrement)) de la gare du Midi à la place de Brouckère, le « Meteor » parti de Londres est arrivé à Bruxelles !

Bientôt quand, durant la matinée, il pleuvra en Belgique, vous direz le plus sérieusement du monde à l'un de vos amis : « Quel temps exécrable ! Si nous passions l'après-midi en Algérie ? »

Et votre ami rétorquera peut-être : « L'Algérie ! Toujours l'Algérie ! Je te propose plutôt le Portugal ou la Sicile. Ça fait au moins trois mois qu'on n'y a plus mis les pieds... »

★

Ce n'est pas un rêve de songe-creux. Ce n'est pas de l'utopie. Le raid du « Bombshell » est là pour nous en assurer. Le tour du monde en moins de quatre-vingts heures! Comme il fait vieux jeu, dites donc, ce brave Jules Verne qui fit les délices de vos parents et dont le héros, Philéas Fogg, mettait quatre-vingts jours à boucler son tour du monde. Un fameux traînard, ce Philéas!

Evidemment, faire le tour du monde en quatre-vingts heures, c'est un peu fatigant. Interrogé sur ce qu'il comptait faire, le premier des trois occupants du « Bombshell » à répondu : « Dormir ».

Le second : « Manger et dormir ».

Quant au troisième : « Manger, dormir et me marier ».

Voilà un monsieur qui ne s'y sera pas pris trop tard pour faire son voyage de noces.

E. T.






*RESUME : Le jeune Will s'est engagé à bord d'un navire étrange : « La Pandore ». Le matelots Ben Brace le protège contre les brutalités de l'équipage. Will découvre bientôt qu'il est tombé dans un milieu de « négriers ». Il décide d'en parler à Ben Brace.*

QU'EST-CE que tu demandes ? Elle est d'un genre excellent. Jamais plus fin voilier n'a fendu la mer de sa proue; elle n'a qu'un défaut, c'est d'être un peu faible, à mon idée; elle plonge un peu trop par le gros temps; si elle n'est pas lestée comme il convient, ça ne m'étonnerait pas qu'un de ces jours la mâture allât se promener par-dessus le bord, et bonsoir l'équipage.

— Tu ne vas pas te fâcher, Ben; mais tu me l'as déjà dit, et c'est autre chose que je tiendrais à savoir.

— Et que diable as-tu besoin de savoir ? Je veux être pendu si je te comprends.

— Ben, réponds-moi : là, bien vrai, est-ce une barque marchande ?

— Oh ! oh ! c'est là que tu veux en venir ? Cela dépend, mon garçon, de ce que tu appelles marchandises; il y en a de plusieurs espèces. Il y a des navires qui en portent d'une manière; les uns sont chargés...

— Et de quelle espèce est la cargaison de *la Pandore ?*

Je lui posai ma main sur le bras, et, l'implorant du regard j'attendis sa réponse. Il hésita pendant quelques instants; puis voyant qu'il était impossible d'éluder ma question :

— Des nègres, répondit-il; ce n'est pas la peine de te le cacher, faut toujours bien que tu le saches; *la Pandore* n'est pas un vaisseau marchand, non, c'est un vrai négrier.

— Oh ! Ben, lui dis-je d'une voix suppliante, n'est-ce pas une horrible chose ?

— Oui; tu n'es pas fait pour cette vie-là, pauvre enfant; j'ai du chagrin de t'y voir. La première fois que tu es venu sur *la Pandore*, je voulais te glisser un mot à l'oreille, et je l'aurais fait si j'en avais eu l'occasion; mais le vieux requin t'avait cloué avant que j'aie seulement pu t'approcher; il avait besoin d'un mousse, et tu faisais l'affaire. La seconde fois que tu as mis le pied à bord, j'étais dans le cadre; bref, te voilà parmi nous autres; non, petit Will, non, tu n'es pas ici à ta place.

— Et toi, Ben ?

— Assez, mon cadet, assez ! Après tout, je ne t'en veux pas; il est naturel que cette idée-là te soit venue. Je ne suis peut-être pas aussi mauvais que tu l'imagines.

— Je ne te crois pas mauvais, Ben, au contraire, et c'est pour cela que je te parle ainsi; je fais une très grande différence entre toi et les autres; je...

— Tu as peut-être raison, peut-être que tu as tort. Il fut une époque où je te ressemblais, Will, une époque où je n'avais rien de commun avec tous ces bandits...

Ben s'arrêta; un profond soupir s'échappa de sa poitrine, et sa figure exprima une amertume suprême : quelque souvenir révoltant surgissait dans sa mémoire.

— Non, Ben, me hasardai-je à lui dire, ils t'ont rendu malheureux, mais tu n'es pas méchant.

— Merci, petit Will, répliqua mon pauvre ami, tu es bon de me dire cela, bien bon, tu me fais sentir ce que je ressentais autrefois. Je te dirai tout; écoute bien, tu vas comprendre...

Je me plaçai de façon à l'écouter attentivement.

— C'est une histoire qui n'est pas longue, reprit-il, et qui n'exige pas beaucoup de paroles. Je n'ai pas toujours été ce que tu me vois aujourd'hui. J'ai fait longtemps partie de l'équipage d'un vaisseau de guerre; et, bien que ce soit moi qui te le dise, il n'en est pas moins vrai qu'ils étaient rares, ceux qui connaissaient leurs devoirs et qui les remplissaient mieux que moi. Tout cela n'a rien empêché, Will. C'était à Spithead, où la flotte se trouvait alors; j'en vins par hasard à dire son fait au contremaître, à propos d'un brin de fille qui était ma bonne amie; il prenait avec elle trop de libertés, cela me fit bouillir le sang; je ne fus plus maître de moi, et je le menaçai... Je ne fis que le menacer... Regarde, enfant, voilà ce qui en est résulté.

En parlant ainsi, Ben ôta sa jaquette et releva sa chemise jusqu'aux épaules : son dos était couturé dans tous les sens de profondes cicatrices, marques implacables des blessures que lui avait faites le *cat o' nine tails* [1].

— Maintenant, poursuivit Ben, tu sais comment il se fait que je suis sur *la Pandore*. J'ai déserté le vaisseau, et j'ai tâché de me placer dans la marine marchande : mais je portais avec moi la marque de Caïn, elle me suivait en tous lieux; d'une manière ou de l'autre, elle se découvrait toujours, et cela me forçait de partir. Ici, vois-tu, je ne fais pas disparate; il y a plus d'un dos labouré comme le mien parmi notre équipage.

— Ben, lui dis-je, c'est une horrible vie que celle que l'on mène sur *la Pandore;* tu n'as certainement pas l'intention de continuer à vivre ainsi ?

Pour toute réponse, il détourna la tête.

— Quant à moi, je ne supporterai pas cette existence; je suis bien résolu à m'enfuir dès que j'en trouverai l'occasion, et tu m'aideras, n'est-ce pas ?

— Enfant, nous partirons ensemble, répondit Ben Brace.

— Que je suis heureux, Ben ! Mais quand partons-nous ?

— C'est là ce que j'ignore, petit Will; nous sauver sur la côte d'Afrique, ce serait risquer notre vie parmi les noirs, qui probablement nous assassineraient. Ce n'est pas de ce côté-ci de l'Océan que nous pouvons quitter le navire. Il faut faire la traversée avec lui; mais en arrivant en Amérique, nous arrangerons l'affaire; je te garantis que nous filerons.

— Que de temps encore à souffrir !

**Ben, réponds-moi !...**

[1] Mot à mot, chat à neuf queues, martinet à neuf courroies dont on se sert pour fustiger les matelots dans la marine anglaise.

— Tu ne souffriras pas, c'est moi qui te le dis; j'y veillerai, n'aie pas peur. Seulement, fais attention à ne pas laisser voir que telle ou telle chose te déplaît; surtout, pas un mot de ce que nous avons dit ce soir; pas un mot, entends-tu ?

Je promis à Ben d'observer fidèlement toutes ses recommandations, et, comme on l'appelait pour être de quart, je descendis avec lui sur le pont; c'était la première fois que je me sentais le cœur léger depuis l'instant où j'avais mis le pied sur *la Pandore*.

## CHAPITRE X

Je ne vous ferai pas le détail des incidents qui signalèrent notre course vers la côte de Guinée; un voyage sur mer offre peu d'événements, et le journal d'un marin est assez monotone : une bande de marsouins, une ou deux baleines, des poissons volants, des dauphins, quelques espèces d'oiseaux et des requins, sont à peu près les seuls êtres vivants que l'on rencontre pendant les plus longues traversées.

Nous nous dirigions en droite ligne vers le tropique du Cancer, et, plus nous avancions, plus la chaleur était grande; il faisait tellement chaud, que le goudron fondait partout, et que nos souliers s'attachaient aux planches, d'où ils se décollaient en craquant à chaque pas que nous faisions.

On apercevait presque tous les jours quelques voiles à l'horizon; la plupart de ces vaisseaux allaient aux Indes ou retournaient en Angleterre. Nous vîmes aussi des bricks, une ou deux barques sous pavillon anglais, qui, probablement, se rendaient au Cap ou à la baie d'Algoa; mais ni les uns ni les autres ne semblaient jaloux de faire connaissance avec le négrier; nous paraissions nous-mêmes assez désireux d'éviter leur visite, et aucun de ces navires ne fut hélé par le capitaine de *la Pandore*.

Toutefois, il s'en trouva un dans le nombre qui semblait, au contraire, vouloir se rapprocher de nous; il avait changé de direction dès qu'il nous avait aperçus, et courait à toutes voiles pour tâcher de nous atteindre. Comme nous étions maintenant dans le golfe de Guinée, à peu près à cent milles de la Côte d'Or, il était probable que le vaisseau qui nous poursuivait avec tant d'acharnement était un croiseur, c'est-à-dire la plus mauvaise rencontre que pût faire le capitaine. La chose fut bientôt hors de doute : la marche de ce navire, son gréement, qui était celui d'un cutter [1], cette poursuite audacieuse de la part d'un bâtiment beaucoup plus petit que le nôtre, prouvaient d'une manière évidente que c'était un vaisseau de la marine royale ou peut-être un pirate, et dans tous les cas un navire beaucoup mieux armé que ne l'était *la Pandore*.

A cette époque la piraterie était beaucoup moins rare qu'à présent, et, si nous avions été dans une région différente, il aurait été fort possible que nous eussions affaire à l'un de ces brigands maritimes qui détroussaient les navires; mais l'endroit où nous nous trouvions alors n'était guère fréquenté par les pirates; les vaisseaux qui font le commerce de ces parages ne sont que de petits bâtiments chargés de sel, de fer, de rhum, de clinquant, de brimborions de toute espèce, ayant beaucoup de valeur aux yeux des sauvages de Dahomey et d'Ashanti, mais qui en réalité sont fort insignifiants.

Si donc nous avions été plus près du Cap de Bonne-Espérance, nous aurions pu prendre le cutter pour un pirate, et l'inquiétude de notre équipage aurait été beaucoup moins vive, car cette espèce de gens a bien moins peur des pirates que d'un honnête vaisseau de guerre; ils savent que les premiers les regardent à peu près comme étant de leur famille et qu'ils n'ont pas grand' chose à redouter de ces bandits qui sont comme eux à l'index de la loi. Ceux-ci, d'ailleurs, ne pouvaient nous faire subir qu'une perte bien minime; un pirate ne s'embarrasserait pas du sel, du fer, ni des babioles qui complétaient la cargaison de *la Pandore;* il n'y avait que le rhum et l'eau-de-vie qu'ils ne manqueraient pas de capturer; mais il s'en trouvait tout au plus cinq ou six tonnes; c'était de l'eau tout bonnement qui remplissait les grands muids que j'avais pris tout d'abord pour des pipes de liqueur.

**Le vaisseau qui nous poursuivait était un croiseur...**

Aussi l'équipage de *la Pandore* se serait-il peu soucié de rencontrer un pirate; en supposant même que celui-ci eût trouvé la barque à son goût et s'en fût emparé, c'eût été un malheur pour les propriétaires, mais les matelots en auraient pris leur parti; la plupart d'entre eux se seraient mêlés volontiers à cette vie de meurtre et de pillage, qui, j'en suis sûr, n'aurait éveillé aucun remords dans leur âme.

Le cutter approchait néanmoins, et il était maintenant facile de le reconnaître; il portait à son pic le pavillon de la Grande-Bretagne, et bien qu'il soit arrivé plus d'une fois à des boucaniers d'arborer ces couleurs, l'équipage de *la Pandore* ne pouvait s'y tromper : c'était un vaisseau de guerre, un croiseur anglais, qui précisément avait pour mission d'empêcher la traite des nègres.

Aucune rencontre, avons-nous dit, ne pouvait être plus inquiétante pour un navire comme le nôtre, et, quand il fut bien avéré que c'était un croiseur anglais qui suivait notre sillage, la plus grande confusion régna sur le *Pandore*. Le cutter était un fin voilier, qui, sans se donner la peine de dissimuler sa nature, n'avait pas hésité, dès le commencement, de nous donner la chasse. Notre barque avait elle-même pris la fuite sans plus d'hésitation; et, pendant plusieurs heures ce fut une course rapide entre les deux vaisseaux, la proue du cutter se dirigeant en droite ligne vers la poupe du négrier, qui portait toutes ses voiles.

[1] Petit bâtiment léger et rapide, ayant un mat planté en avant du centre de longueur du navire et penché en arrière.

## CHAPITRE XI

Quant à moi, les yeux fixés sur le croiseur, je mesurais sans cesse la distance qui le séparait de *la Pandore;* mon cœur était plein d'espoir et battait avec force à mesure que l'espace diminuait entre les deux navires, et qu'à chaque minute je voyais le cutter se dessiner plus nettement sur les vagues. Une seule chose modérait ma joie, et par instants me faisait souhaiter d'échapper à la poursuite dont nous étions l'objet : Ben était déserteur de la marine royale; si l'équipage était fait prisonnier, on pourrait le reconnaître; les cicatrices qu'il portait sur le dos éveilleraient les soupçons, on ferait des recherches, on acquerrait des preuves, et quelle punition terrible ne devrait-il pas subir ? Pour moi, je souhaitais donc la prise de *la Pandore;* mais en pensant à mon protecteur, à celui qui m'avait sauvé la vie, je faisais des vœux pour le salut du négrier. Je flottais entre ces deux sentiments contraires; l'horrible existence à laquelle j'étais condamné, l'impossibilité de rompre cette chaîne odieuse, se dressait tout à coup devant moi : j'étais alors dominé par le désespoir, et je regardais tout haletant les voiles du croiseur qui se rapprochait de plus en plus, et qui nous gagnait de vitesse... Puis mes yeux rencontrèrent Ben, qui allait et venait sur le pont, faisant des efforts inouïs pour presser la marche de *la Pandore*, et l'effroi venait subitement remplacer l'espérance.

Je restai longtemps plongé dans cette douloureuse alternative; le vent soufflait dur, et c'était pour le cutter un immense avantage, Ainsi que Ben me l'avait dit, *la Pandore* était faible; elle portait mal ses voiles quand il faisait grand vent; l'un des vaisseaux les plus rapides qu'il fût possible de voir lorsque la brise était douce, elle avait été choisie pour sa vitesse et non pour un bon arrimage [1].

[1] Opération qui consiste à distribuer d'une manière convenable le chargement d'un navire.

*(A suivre.)*


Illustrations de P. Cuvelier.
Traduction d'Henriette Loreau.

LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

# LE TEMPLE DU SOLEIL

TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ



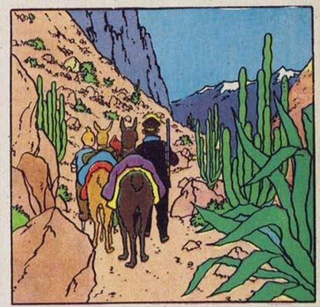













































(A suivre.)



# La Légende de la Mule

Conte inédit de Gabriel Rivage

Il y avait autrefois, dans un pays de soleil, un pauvre troubadour qui errait de village en village, chantait sur les places publiques et faisait danser les petits enfants. Il gagnait de la sorte son pain de chaque jour, dormait sous les étoiles quand la nuit était belle et gîtait dans quelque grange hospitalière lorsque la pluie et le vent rageaient au dehors.

Un jour qu'il s'apprêtait à donner une représentation sur la place d'un village, les autorités de l'endroit l'en chassèrent brutalement. Le pauvre troubadour s'en fut par les routes, la guitare à l'épaule, l'estomac vide. Vers le soir, il atteignit les premières maisons d'une grosse bourgade qui lui parut opulente et dorée.

Au tournant d'une rue, il aperçut, blottie dans une niche, une Madone pleine de grâce et parée des plus beaux atours. Elle souriait dans la soie de ses vêtements comme une petite fille dans sa robe du dimanche. Le troubadour fixa sur elle des yeux extasiés. Il sentait un apaisement descendre en lui auprès de cette Vierge innocente. Aussi voulut-il lui dédier une prière, mais il ignorait les mots que l'on dit à genoux. C'est pourquoi il prit sa guitare afin d'y chanter la prière de son cœur. Il priait en chantant — comme font les naufragés d'un grand navire — le regard tourné vers l'ultime refuge.

Alors il se passa une chose extraordinaire La Madone pencha la tête, ploya la taille et ôta sa mule brodée d'or dont les petits diamants clignotaient au soleil. Elle sourit au pauvre diable qui la regardait, étonné, et, d'un geste gracieux, lui jeta sa mule.

Le troubadour ne ramassa point tout de suite la précieuse pantoufle. L'émerveillement habitait tout son être et il se demandait s'il n'était pas en train de rêver. Mais la faim, bientôt, et la fatigue le rappelèrent à la réalité. Alors il s'empara du cadeau virginal, remercia la Madone d'une salutation et entra dans le village.

Devant la boutique d'un brocanteur, il s'arrêta un moment, puis il entra. Il déposa son précieux fardeau sur le comptoir encombré d'antiquailles et demanda en échange quelques pièces d'or. Le marchand, qui était du pays, reconnut tout de suite la mule de la Madone. Il la prit dans ses mains, et, après avoir longuement examiné le troubadour par dessus ses lunettes, il lui dit :

— Sais-tu, troubadour, que cette mule appartient à la Madone ?

— Je le sais, répondit le troubadour.

— Alors dis-moi ce qu'elle fait entre tes mains et qui te permet de la vendre ?

— Je l'ai reçue, dit le troubadour.

L'antiquaire fit entendre un petit rire sarcastique.

— Tu l'as reçue, vraiment ! De la Madone, sans doute ?

— De la Madone, vous l'avez dit.

Le rire du brocanteur s'éleva de plus belle, choquant toutes les vieilleries qui hantaient sa boutique. Mais le troubadour s'impatienta :

— Si vous ne voulez me donner quelques pièces d'or en échange de cette pantoufle, dit-il, rendez-la moi et laissez-moi partir.

Hélas ! le marchand ne l'entendait point ainsi. Ouvrant brusquement la porte de son magasin, il se mit à ameuter les gens qui passaient.

— Cet homme a dérobé la mule de la Madone, criait-il. Son geste est sacrilège : arrêtez-le !

L'accusation tomba sur le troubadour, brutale et imprévue. Aux gendarmes qui, bientôt, lui mirent la main à l'épaule, il voulut s'expliquer, raconter le miracle, mais on ne l'écouta point. Il fut jeté en prison quelques instants après.

La loi du pays condamnait à la pendaison tout homme convaincu de vol sacrilège ou autre profanation à la Madone. En ce qui concernait le troubadour, le délit ne faisait de doute pour personne. Il fut donc décidé qu'il serait pendu le lendemain, à l'aube.

Dès les premières heures du jour, la foule attendait au dehors que sortît de la prison le funèbre cortège. Devant, marchaient les juges, hommes de loi, et les notables de la ville, suivis des soldats, des autorités militaires et du troubadour accompagné du bourreau. Le condamné portait une corde au cou, et des chaînes meurtrissaient ses poignets. Sur son passage, les femmes se signaient, les hommes vociféraient des injures.

Bientôt le cortège passa devant la niche où trônait la Madone. Le troubadour demanda q'on fît halte un moment afin de lui permettre de se recueillir une dernière fois avant de mourir. Debout devant la statue immobile, entouré d'une foule haineuse et sans pitié, il dit :

— O Vierge souriante et maternelle, je dépose mon âme au bord de votre robe. Voici mes mains ouvertes et mon cœur tremblant dans mes mains. Les chaînes pèsent injustement à mes poignets, mais je n'en garde point rancune à mes juges. Que votre miséricorde soit douce à leurs erreurs !

Alors, en présence de la foule et des soldats, devant les juges assemblés et les notables de la ville, pour la deuxième fois, la Madone bougea. Elle pencha la tête, ploya la taille à nouveau et ôta sa seconde mule pour la jeter au troubadour. Ainsi, publiquement, elle confirmait les déclarations du pauvre diable.

Une rumeur s'éleva au-dessus de la foule consternée. Des cris jaillirent d'un millier de poitrines. Tous ceux qui venaient d'assister à ce miracle s'enfuirent, épouvantés. Et la Madone maintenait son sourire au-dessus du désarroi général.

Bientôt le troubadour, demeuré seul aux pieds de la Vierge, n'entendit plus qu'un murmure lointain. Alors, s'agenouillant, il porta la précieuse pantoufle à ses lèvres, et la baisa longuement.

La Madone souriait de sa niche. Et, tandis que le ciel commençait à s'éclairer au-dessus de sa tête, deux oiseaux vinrent se poser sur ses pieds nus.

# le coin des timbrés

**Comment se faire une collection ?**

A la demande d'un grand nombre d'entre vous, nous commençons aujourd'hui un petit cours pratique de philatélie.

Les quelques notes qui suivent vous indiqueront la manière de vous constituer une collection propre, soignée et attrayante. Vous pourrez ainsi conserver vos timbres en excellent état.

Parlons d'abord du matériel. Le collectionneur doit posséder :

*Une pince.* Il est impossible de manier convenablement les timbres sans cet outil : on risquerait de les abîmer, de les plier, ce qui amoindrirait leur valeur. Une pince coûte 20,— Frs et dure 20 ans.

*Une loupe* : pour examiner les timbres dans tous leurs détails.

*Un odontomètre* qui sert à mesurer la dentelure du timbre. C'est un simple morceau de carton portant sur une face une sorte d'échelle dont chaque échelon est formé par une suite de points noirs. En regard de chaque rangée, on peut lire le nombre qui représente la quantité de dents occupant l'espace d'un centimètre, chaque point indiquant l'intervalle entre deux dents. Il suffit donc de poser sur le carton la vignette de telle façon qu'un de ses bords coïncide exactement avec une rangée de points. Par exemple, un timbre est dentelé 13, s'il offre 13 dents par centimètre.

*Des charnières* : ce sont des sortes de petits volants gommés dont une partie adhère au timbre et l'autre à la page d'album. Il faut choisir la charnière de bonne qualité. Actuellement, on recommande beaucoup la marque « philorga ». Une bonne charnière ne doit laisser qu'une trace imperceptible sur le timbre, quand on l'enlève. *(A suivre.)*

Fr. DEPIENNE.







## LE SAVIEZ-VOUS ?...

CE n'est qu'au début du XVIIIme siècle que l'on commença d'employer le caoutchouc comme gomme à effacer. Avant cette époque, tous ceux qui se servaient du crayon à mine de plomb pour dessiner, employaient de la mie de pain pour faire disparaître les traits de ce crayon.

Coïncidence curieuse ! C'est à un certain Magellan, arrière-arrière petit fils du grand navigateur, que revient la gloire d'avoir proposé l'usage de la gomme, c'est-à-dire, comme s'exprimait à l'époque un rapport à l'Académie des Sciences « un fragment de résine élastique que l'on peut toujours porter sur soi... »



## NOS PETITS PROBLÈMES

PENSEZ-VOUS que l'on puisse compter, sans s'arrêter, jusqu'à 1 million ? Réfléchissez bien avant de répondre.

★

UN explorateur trouve un isthme qui sépare 2 rivages inconnus. Il en évalue la largeur à 20 kilomètres. Quel temps lui faudra-t-il pour traverser cet isthme à la nage, sachant qu'il fait 5 kilomètres à l'heure ?



CES 14 allumettes forment une équation exacte. Pouvez-vous former une nouvelle égalité en ne déplaçant qu'une seule allumette ?




**Problèmes du n° 21 (solutions)**

PROBLEME DE LA MONTRE : 11 fois.

L'EPIDERME DES CREOLES est blanc comme le vôtre et le mien. Ce terme s'applique aux personnes de descendance blanche nées aux « iles ». Il date de l'envoi de colons français aux Antilles.

★

LA LAMPE A PETROLE : Il suffit de verser un peu d'eau dans la lampe. Le pétrole, étant plus léger que l'eau, nagera à la surface et sera remis au niveau de la mèche.

## Notre Grand Concours de Pâques

**LISTE DES LAUREATS (suite.)**

**Gagnent un abonnement de trois mois à « Tintin » :**

W. CAUSSIN de Forest, B. MARIQUE de Tamines, Cl. DE HEU d'Uccle, G. TUERLINCK d'Averbode, L. THONON de Dinant, M. JASPERS d'Ixelles, W. VAN DER MEULEN de Malines, J.-P. SCHEER d'Uccle, Fr. WIJCKMANS de Schaerbeek, A. VANDERMOTTE de Louvain, P. SCHOORMAN de Boitsfort, J.-P. PEETERS de Bruxelles, Fr. DUBUISSON de Tournai, C. NADRIN de Verviers, M. DE RIJCK de Kerksken, E. YOURASSOWSKY de St. Gilles, M. VERAART de Bruxelles, E. PLISSART de Schelderode par Bottelaere, Alph. STROBBE de Meulebeke, J.-P. SCHEER d'Uccle.

**Gagnent vingt-cinq jeux divers :**

DE MAESENEER de Berchem Ste Agathe, H. MAES de Louvain, M.-R. BAUDOUX de Carnières, P. DE VIRON de Mons, G. COSSEE de MAULDE de Barry-Maulde, Ph. BOUCQUEY de Koekelberg, Alb. PROESMANS de Borgloon, B. BERLAGE de Jette, L. WAEYENBERGE d'Uccle, Chr. HERMINAIRE de Renaix, M. DE MEYER de Gand, Th. DECOSTER d'Heverlé, H. REMES de Borgerhout, G. MULS de Hoogboom-Kapellen, A. MEERT de Nieuwerkerken-lez-Alost, A. GYSEN de Louvain, J. DANLOI de Montigny-le-Tilleul, Fr. DEROUBAIX de Tournai, R. RENTMEESTERS de Louvain, P. ROELANDTS de Steenbrugge, Y. MOURATCHOFF de St. Denis-Westrem-lez-Gand, J. BAK de Goes (Nederland), H. PAUWELS de St. Nicolas-Waas, E. STRUYE de Gand, H. PETITJEAN de Butembo (Kivu) Congo Belge.

## LA LEGENDE DU BON CHOCOLAT "Côte d'Or"



Au sein de cette épouvantable dévastation, S. M. Pincevinasse avalait sans arrêt de grandes rasades de vinaigre.



Son hideux caractère se donnait libre cours. Chevauchant au trot de son maigre coursier, il excitait ses troupes...



...à la plus implacable férocité. L'éléphant Côte d'Or, consterné, le voyait manifester une joie cruelle devant les ruines encore fumantes.




Lorsqu'il arriva devant la Cité Joyeuse du Roi Bonbon, il ordonna d'une voix retentissante, d'en commencer incontinent le siège.

# LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY

























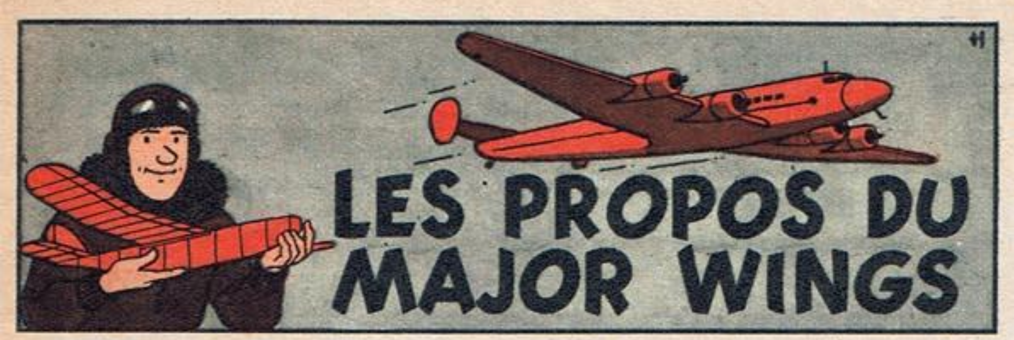









(A suivre.)




POUR répondre à de nombreuses demandes qui me sont formulées chaque semaine, je vais vous parler aujourd'hui des conditions d'admission dans l'Aviation Militaire.

Le personnel de l'Aviation Militaire (officiers, sous-officiers, caporaux et soldats) comprend deux catégories : le personnel navigant (P.N.) et le personnel non navigant (P.N.N.) appelé vulgairement les « rampants ».

**OFFICIERS.** — (P.N. et P.N.N. : Pilote d'avion, Observateur, Navigateur, Radiotélégraphiste de bord, Métiers spécialisés.)

Les officiers de l'Armée de terre sortis de l'Ecole Royale Militaire (ainsi que les adjudants S.L.R., ayant subi avec succès l'épreuve finale de l'examen d'officier) peuvent « permuter » pour l'aviation.

Les candidats ayant réussi les épreuves d'admission à l'Ecole Royale Militaire (admissibles) peuvent entrer à l'aviation comme candidats officiers.

Les intéressés sont renseignés en détail sur les conditions à remplir; il est donc inutile d'en parler ici.

Les canditats étant en possession d'un diplôme d'études universitaires complètes ou d'un diplôme correspondant à des études équivalentes, pourront être admis à l'aviation comme candidats officiers, s'ils répondent aux conditions suivantes : a) être Belge; b) être âgé de 25 ans au plus; c) être reconnu apte physiquement par la commission d'examen médical; d) avoir été examiné favorablement par la commission technique et par la commission de sécurité; e) souscrire un engagement de 5 ans de service actif.

**SOUS-OFFICIERS, CAPORAUX ET SOLDATS.**

1°) **Personnel navigant (P.N.)** — Comprend des pilotes d'avion, des observateurs-navigateurs, des radiotélégraphistes de bord.

Etudes moyennes du degré supérieur (humanités complètes anciennes ou modernes) ou études équivalentes.

Conditions : a) être Belge; b) être âgé de 18 ans au moins et 22 ans au plus (pilotes et observateurs), (25 au plus, pour les radiotélégraphistes); c) répondre aux conditions d'études imposées (voir ci-dessus), ou, ultérieurement, avoir réussi l'examen d'admission et être classé dans le nombre des candidats demandés; d) être reconnu apte physiquement par la commission d'examen médical; e) avoir été examiné favorablement par la commission technique et par la commission de sécurité; f) souscrire un engagement de 5 ans de service actif.

2°) **Personnel non-navigant (P.N.N.)**
Cette catégorie groupe tous les métiers spécialisés dont l'aviation a besoin. Tout candidat désireux de faire carrière à l'aviation, pourra y suivre des cours et obtenir un brevet dans la spécialité qui lui convient, s'il répond aux conditions d'admission suivantes : a) être Belge; b) être âgé de 18 ans au moins et 25 ans au plus; c) être en possession d'un diplôme d'études moyennes du degré inférieur et avoir suivi les cours d'une école professionnelle (mécanique, électrique) pendant la durée d'un an au moins; d) être reconnu apte physiquement par la commission d'examen médical; e) avoir été examiné favorablement par la commission technique et par la commission de sécurité; f) souscrire un engagement de 3 ans ou de 5 ans de service actif, suivant la spécialité désirée.

Dans tous les cas, les candidats de moins de 20 ans devront justifier au préalable du consentement de leur père ou de leur mère veuve, ou, s'ils sont orphelins, de leur tuteur; ce dernier doit y être autorisé par délibération du conseil de famille.

Pour terminer et satisfaire d'autres lecteurs, voici les différents grades de l'Aviation Militaire Belge :

**Sous-officiers et caporaux.** — Caporal, sergent, premier sergent, premier sergent-major, adjudant, adjudant-chef.

**Officiers subalternes.** — Sous-lieutenant, lieutenant, capitaine, capitaine-commandant.

**Officiers supérieurs.** — Major, lieutenant-colonel, colonel, général-major, lieutenant général.

Combien de mes jeunes lecteurs de cette année porteront-ils l'uniforme d'aviateur???

SI... TOUS LES AMIS DE TINTIN SE JUCHAIENT L'UN SUR L'AUTRE, ILS ATTEINDRAIENT LA HAUTEUR FANTASTIQUE DE 150.000 mètres

Louis DEPOORTERE, Courtrai. — La place nous manque actuellement pour publier des plans de maquettes.

PILULE, Huy. — Il n'y a pas de club de vol à voile à Huy, mais bien à Liége et à Namur. Je reviendrai sur cette question dans quelque temps.

★

## PETITE HISTOIRE DE L'AERONAUTIQUE

**Planeur sur lequel Wilbur Wright adapta un moteur qui lui permit d'exécuter, le 17 décembre 1903, un vol de 260 mètres, à 3 mètres de haut, en 59 secondes. En 1908, Wright couvrit 80 kilomètres avec un passager, Paul Painlevé, et gagna la Coupe Michelin en tenant l'air pendant 2 h. 20 sur 125 kilomètres.**

HERGÉ



# Le Miroir aux Alouettes

*Conte Inédit de Marguerite Lerouet*

JE dois vous en faire l'aveu : Arlette se se contemplait volontiers dans tous les miroirs qu'elle découvrait sur son passage, mais particulièrement dans celui de sa chambre.

Chaque fois qu'elle passait devant ce dernier — on l'avait appelé le Miroir aux Alouettes parce que son encadrement de bois sculpté était orné d'alouettes, toutes plus chantantes les unes que les autres — elle ne manquait jamais de saluer la charmante petite personne qui lui souriait de l'autre côté.

Ce soir-là, Arlette était remontée dans sa chambre. A peine avait-elle fermé sur elle la porte qu'elle s'était précipitée vers son miroir afin de féliciter sa sœur jumelle pour la façon gracieuse dont elle s'était comportée durant les jeux, le goûter, la promenade.

Dans l'exaltation de sa joie, Arlette voulut baiser le visage de sa petite amie. Mais qu'elle ne fut point sa surprise en constatant que celle-ci, dans un geste de recul, se dérobait à cette marque d'amitié !

— Tu ne m'aimes plus ? fit Arlette, désolée. Et que t'ai-je fait pour que tu ne m'aimes plus ?

— Tu m'as fait, lui répondit alors la petite fille du miroir, que j'en ai assez de répondre à toutes tes grimaces. Il n'est point de jour où tu me laisses en repos.

— Oh ! pardonne-moi ! dit alors Arlette. Je ne savais pas que cela pouvait t'occasionner tant d'ennuis. A moi, toutes ces choses faisaient tellement plaisir !

— Bien sûr, lui dit la petite fille du miroir, tu ne penses qu'à toi parce que tu es égoïste. Tu ne te soucies pas de tout le travail que nous avons à fournir, nous autres de l'autre côté du miroir.

— Excuse-moi encore, lui dit Arlette, toute confuse. Il me semble qu'à ta place je serais heureuse. Il doit faire tellement beau dans ton royaume de glaces et de reflets. J'aimerais le parcourir avec toi.

— Vas-y, si tu le veux, lui dit alors la petite fille du miroir, mais ne compte pas sur moi pour t'y conduire. Je suis trop fatiguée.

— Oh ! que tu es gentille de m'autoriser à y aller ! dit Arlette. Veux-tu te reposer pendant mon absence ? Oui ? Viens-là sur cette bergère, près du feu. Tu sera bien.

— Je n'ai qu'un seul désir, répondit en bâillant la petite fille du miroir : c'est de faire un bon somme. Tu as raison : ici, je serai bien.

Et sans plus s'inquiéter d'Arlette qui se dépensait en attentions pour elle, la petite fille du miroir alla s'étendre sur la bergère, devant le feu de bois qui brûlait.

Alors Arlette, impatiente de découvrir les merveilles qu'elle imaginait, franchit le cadre du miroir, au grand étonnement des alouettes qui s'étaient mises à voler dans tous les coins de la chambre. A présent, elle se trouvait de l'autre côté. Oh ! comme il faisait beau en ces galeries ornées de glaces, en ces immenses salles étincelantes de lumières !

Elle marcha longtemps, longtemps, émerveillée. Partout, elle recontrait de belles dames habillées somptueusement.

— Où suis-je ? demanda-t-elle à un petit groom, vêtu de rouge, qui la frôla en courant.

— Où vous êtes ? répéta le gamin, tout éberlué. Mais au Royaume de la Coquetterie, voyons ! Comment ne le voyez-vous pas ?

C'est vrai, comment Arlette ne s'en étaitelle pas aperçue ?

Tout ce monde ici s'agitait, jacassait, tourbillonnait à donner le vertige.

— Que faites-vous ici, petite fille ? lui demanda brusquement un vieux chambellan à lunettes.

— Je suis venue voir ce qui se passe de l'autre côté du miroir, dit Arlette.

— Eh bien, vous le voyez ! dit le vieux chambellan. Est-ce que ces robes, ces bijoux, ces perruques vous tenteraient par hasard ? Sans quoi, prenez place : on ne vous laissera de répit que vous n'ayez mille fois crié grâce. Et encore ! Toutes les belles dames que voilà sont vouées à s'occuper, jour et nuit, de leurs robes et de leur vaniteuse personne pour le temps de l'éternité. Pour avoir trop souvent contemplé leur image dans le miroir, le miroir s'est emparé d'elles. A présent, petite fille, elles sont prisonnières de leur miroir.

— Oh ! fit Arlette, se peut-il vraiment ? Ainsi jamais plus elles ne pourront jouer avec leurs petites amies, ni manger du gâteau, ni se balancer à l'escarpolette, ni se perdre en des parties de colin-maillard ?

— Jamis plus, dit le chambellan. Désormais, du matin jusqu'au soir, et de la nuit à l'aurore, elles devront peigner leurs cheveux, prendre garde de ne pas froisser le satin de leurs robes, souffrir un chapeau gigantesque, même lorsqu'il fera chaud, avoir le pied serré dans des souliers trop étroits, bref : souffrir de mille manières pour expier leur coquetterie.

— Mais c'est épouvantable ! dit Arlette en regardant autour d'elle avec frayeur.

— Oui, c'est épouvantable, dit le vieux chambellan. Aussi je vous conseille, petite fille, de ne pas rester en ces lieux une minute de plus. Si le grand Ordonnateur des Cérémonies vous rencontre ici, il ne vous laissera plus partir.

— Oh ! Oh ! dit Arlette, qui ne put exprimer autrement sa soudaine peur.

Elle n'en demanda pas davantage. Prenant ses jambes à son cou, elle se mit à courir parmi les chambres et les couloirs.

Elle courut ainsi jusqu'à la sortie du Royaume de la Coquetterie — qui était l'entrée du miroir de sa chambre.

Sitôt arrivée chez elle, encore toute essoufflée de sa course, elle s'approcha de la cheminée et constata que la petite fille du miroir, sa sœur jumelle, s'était endormie sur la bergère.

Arlette n'eut pas le courage de la réveiller. Depuis si longtemps qu'elle la tourmentait par ses coquetteries devant le miroir, la fillette devait être bien fatiguée. Elle avait mérité le sommeil qui, à présent, la rendait tellement heureuse.

Mais Arlette entendit, soudain, un bruit de pas du côté du miroir. Si le grand Ordonnateur des Cérémonies allait venir la chercher jusqu'en sa chambre, en passant par le trou béant que faisait vers son royaume le miroir aux alouettes ?

Vite, elle pensa qu'il serait prudent de défendre l'entrée de sa chambre en glissant, devant le miroir, la petite commode qui abritait, dans une même confusion, ses poupées et ses livres d'images.

Mais le meuble était lourd. Sur le point de voir couronner ses efforts, (on n'était plus qu'à quelques centimètres du miroir), Arlette donna un bon coup d'épaule et — patatra ! — le coin de la commode alla heurter le verre qui se brisa en mille morceaux.

— La catastrophe ! pensa Arlette. Puis elle se ravisa : en vérité, c'était une bonne aubaine que le miroir fût brisé parce que, derrière le miroir, dont il ne restait plus que l'encadrement, apparaissait un solide mur au travers duquel tous les Ordonnateurs du monde auraient bien de la peine à passer.

Arlette poussa un soupir de soulagement après la grande frayeur qui l'avait secouée.

Prenant une couverture sur le lit, Arlette marcha vers la cheminée afin de couvrir les genoux de la petite dormeuse du miroir. Mais quel ne fut point son étonnement de constater que la fillette avait disparu !

Arlette pensa que le bruit du miroir brisé avait dû la réveiller, peut-être, et qu'elle s'était enfuie de la chambre par la porte ? De toute façon, rassurée sur son compte, elle alla se coucher.

Depuis cette nuit-là, Arlette ne s'arrête plus jamais devant les miroirs qui ornent la maison. Elle a bien trop peur de peiner sa petite amie. Et puis, sait-on jamais ? Si le grand Ordonnateur des Cérémonies, passant le bras entre le cadre, s'avisait de la venir chercher ?

**Un accident technique nous empêche de publier cette semaine la suite des aventures de Teddy Bill. Ce passionnant récit sera repris jeudi prochain.**



# Petite histoire du Calcul

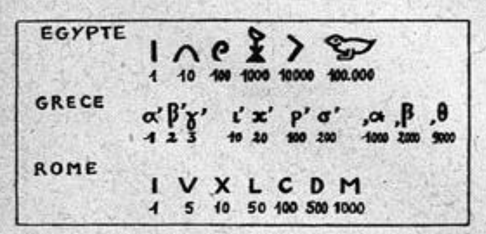


Le calcul est indispensable, même aux sauvages les plus arriérés. S'il ne savait pas compter, comment le berger ferait-il le soir, en regroupant son troupeau, pour s'assurer qu'il ne lui manque aucune bête ?

Il y a des milliers et des milliers d'années, l'homme s'aperçut que la nature l'avait gratifié d'un instrument de calcul toujours prêt: ses doigts. Il put, grâce à eux, s'élever jusqu'à 5 (chiffre de l'annulaire), puis, en redescendant vers le pouce, monter jusqu'à 9. Son autre main lui servait à dénombrer les dizaines. Il atteignit ainsi le chiffre 59. Après quoi, il reprit les 59 premiers nombres, de la même manière qu'aujourd'hui nous reprenons constamment les mêmes chiffres, de 1 à 9, et 0, pour figurer tous les nombres possibles. Mais au lieu de compter à notre façon : 1, 10, 100, il comptait 1, 60, 3.600, etc...

Pourtant, ce n'est pas tout de savoir compter. Il faut aussi pouvoir représenter ou écrire des chiffres. Nos plus lointains ancêtres se contentaient de petits cailloux (en latin : « calculi »). Mais cette méthode rudimentaire devint bientôt insuffisante. Les Sumériens, qui vivaient dans la vallée de l'Euphrate il y a quelque 8.000 ans se servaient de bâtonnets verticaux. Un bâtonnet pour 1, deux bâtonnets pour 2, etc. La dizaine était représentée par un signe ressemblant à une parenthèse ouverte. Ce système se répandit dans l'ancienne Egypte, mais entretemps un progrès notable s'était accompli : on ne comptait plus par soixantaine mais par **dizaine**, comme de nos jours. Les Grecs et les Romains représentaient les nombres par les lettres de l'alphabet. Les chiffres romains, par exemple, vous sont suffisamment connus pour qu'il ne faille pas insister. C'était peut-être fort précis mais, vous rendez-vous compte, les amis, des difficultés inextricables qu'il fallait surmonter pour effectuer à l'aide de ces lettres, la plus simple des additions ou des soustractions ? Quant à la multiplication, elle devenait un problème pratiquement insoluble.

Ce sont les Phéniciens, peuple d'une intelligence remarquable, qui inventèrent le premier système de numération acceptable. Sans entrer dans le détail, disons simplement qu'ils simplifièrent les choses au point de pouvoir écrire un nombre comme 906.324 (qui eut exigé 42 lettres) à peu près comme ceci : 9 C 6 m 3 c 2 d 4 (c'est-à-dire avec 9 signes seulement).




Mais une découverte d'une importance inappréciable allait encore être faite.

Dans les premiers siècles de notre ère, un savant hindou, dont le nom s'est malheureusement perdu, imagina un caractère spécial pour signifier le « Vide », pour marquer **l'absence** d'un chiffre, dans l'ordre des unités, des dizaines, des centaines, etc.

Ce signe est devenu notre fameux **zéro**.

Son invention provoqua dans les mathématiques un bouleversement prodigieux. Un petit exemple pratique vous le fera mieux comprendre. A l'aide de ce nouveau caractère, le nombre que nous venons d'indiquer, devrait normalement s'écrire : 9 C 0 D 6 M 3 c 2 d 4. Mais qui ne s'aperçoit que, grâce à l'apparition du zéro, toutes ces lettres deviennent inutiles ? Ce nombre, qui demandait 11 signes, pourra s'écrire désormais, et avec plus de clarté, au moyen de 6 signes seulement. L'on aura : 906.324.

Le zéro possède une utilité plus grande encore. Cette « valeur de position » comme disent les savants est un véritable **opérateur**. Placé à la droite d'un chiffre, il le **décuple** instantanément.

Grâce au zéro, les opérations arithmétiques deviennent aisées et rapides.

L'écolier d'aujourd'hui peut difficilement concevoir toute l'importance historique de ce petit chiffre, tant il lui est devenu familier. L'humanité elle-même ne devait commencer à l'utiliser que bien des siècles après qu'un obscur génie hindou l'eût découvert.

★

Dès la plus haute antiquité, on connaissait les fractions; pourtant elles étaient loin, alors, d'avoir atteint leur perfectionnement actuel. On ne se servait que de celles qui avaient pour numérateur le chiffre 1 (1/2, 1/5, 1/8, etc...). Seule, la fraction 2/3 faisait exception à cette règle. Ce sont les Arabes, ceux-là même qui reprirent l'idée du zéro et introduisirent l'algèbre en Europe, qui inventèrent une représentation plus précise des fractions à l'aide de barres horizontales. Les systèmes précédents étaient imagés, comme chez les Egyptiens, ou littéraux, comme chez les grecs.

*fractions égyptiennes*
*fractions arabes* $\frac{1}{4}$ $\frac{2}{3}$

En dépit de leur exécrable système de numération les anciens Grecs donnèrent pourtant aux mathématiques un essor puissant. L'école de Pythagore (—572 à — 500) découvrit les nombres pairs et impairs, les carrés et les cubes, la racine carrée, etc. Euclide écrivit un traité de géométrie, sur le plan duquel sont encore établis les manuels d'aujourd'hui. Après lui, Archimède jetait les bases de l'arithmétique « supérieure »...

Mais en dépit de ces savants isolés la diffusion du calcul fut incroyablement lente.

Savez-vous, les amis, qu'il y a seulement 400 ans, l'homme de culture moyenne ne savait guère compter que sur ses doigts. Le boulier, cet instrument qu'on donne aujourd'hui aux bébés, était réservé aux calculateurs professionnels. On considérait les multiplications les plus simples comme ardues. Quant aux divisions, il fallait les confier à des savants exercés qui n'apportaient le résultat de leurs opérations... que quelques jours plus tard.

Et n'est-il pas piquant de penser qu'avec les quelques éléments de mathématique que vous possédez déjà, les gens vous auraient pris, il y a quatre siècles, pour des êtres doués de facultés surnaturelles ?

PIERRE


LE SECRET DE L'ESPADON
(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)

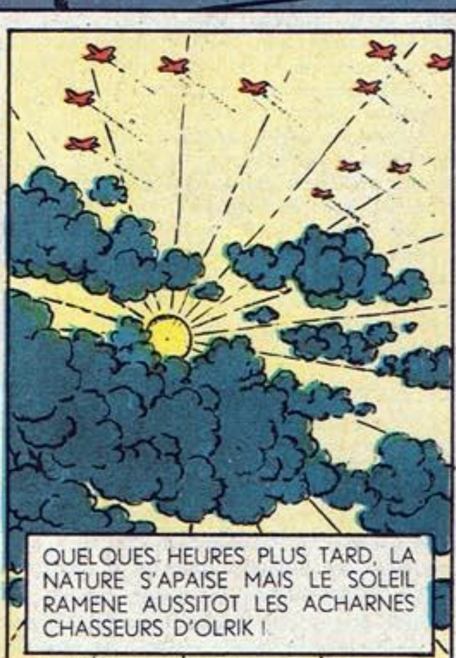

A CE MOMENT, DECHIRANT SOUDAIN LES NUAGES BOULEVERSES, UN IMMENSE ECLAIR VIENT FRAPPER UN PIC SOLITAIRE


DANS UN FRACAS EFFROYABLE, LA CIME FOUDROYEE SE DESAGREGE EN BLOCS GIGANTESQUES QUI SE PRECIPITENT, EN BONDISSANT VERS LA VALLEE!...


— HE! MAIS... QUE SE PASSE-T-IL?...


— ...BLAKE, LA MONTAGNE S'ECROULE!!!


...ET LE BLINDE DISPARAIT SOUS LA MONSTRUEUSE AVALANCHE!...


QUELQUES HEURES PLUS TARD, LA NATURE S'APAISE MAIS LE SOLEIL RAMENE AUSSITOT LES ACHARNES CHASSEURS D'OLRIK!


...ET BIENTOT, LE CHEF D'ESCADRILLE TRANSMET AU Q. G. UN MESSAGE SENSATIONNEL.


— ALLO! COLONEL!... LE BLINDE EST REPERE!... IL GIT AU FOND D'UN GOUFFRE, DANS LE LIT DU TORRENT...


— VOYEZ, COLONEL C'EST LA... DANS LE FOND...
AU CREPUSCULE, OLRIK ARRIVE SUR LES LIEUX.


— ...JE ME LE DEMANDE
— LES CORPS AURONT ETE EMPORTES PAR LE COURANT.

(A suivre.)